

LE TORCHON

Bluegrass et Oldtime...

Le TORCHON, un titre des éditions du Navet ©
composition graphique et rédaction : Modulor
AEGC Bluegrass & Old Time: www.aegc-bluegrass.org



RACONTEZ VOS VACANCES

D'un bouillant séjour estival sur le continent New Yorkais, le TORCHON vous rapporte en cette fin d'été, l'instantané d'un moment d'échange très éloigné de l'idée que l'on peut se faire du folklore bluegrasseux. Se rapprocher du chaudron ou l'énergie bouillonne aide toujours à mieux comprendre la nature des choses, sa richesse. Jamais glissando de note n'a aussi bien caractérisé l'essence profonde d'une culture. Rangez vos Stetson. Remisez vos salopette. Embarquement immédiat. Direction Down Town, West Side, Greenwich Village.

GOTHAM MUSIK

BLUEGRASS / 8PM. Le carton est fixé sur la grille de la cour anglaise. Descendre quelques marches vers l'entresol d'une synagogue de St Charles Street, New York City. Capharnaüm d'une salle paroissiale, étroite et basse de plafond. Pour un peu, on pourrait se croire dans des locaux de l'AEGC. Une longue table encombrée de chandeliers cassés. Des Jewish News éparpillés. Des prospectus pour la prochaine convention Western Swing de Columbus Park dans des boîtes à chaussures. Chaleur étouffante d'un soir d'été. L'eau coule dans un lave-main ébréché pour procurer un peu de fraîcheur. Quelques chaises alignées. Un fauteuil éventré qu'on débarrasse d'une vieille imprimante cassée que je puisse m'y assoir. Un rabbin à l'oeil coquin circule entre les meubles, une bouteille de Boukha à la main. Une quinzaine de spectateurs, en sueur, s'installent en rigolant. On échange des biscuits pour accompagner le verre d'alcool. Un antre plus vrai qu'un décor de Woody Allen. Des personnages sortis tout droit d'un dessin de Robert Crumb.

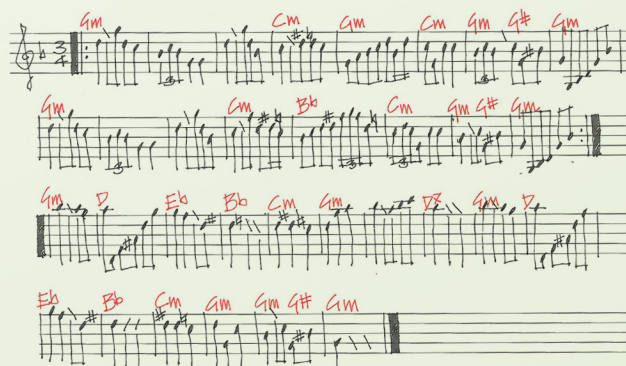
Andy Statman, étuis effilochés sur le dos, s'installe, tous sourires. Le dos calé sur une pile de bottins dans un coin de la scène, minuscule, coincée entre les chaises et la vitrine de la bibliothèque talmudique. Réglages. **Jim Withney**, grand gaillard dégingandé accorde sa contrebasse. **Larry Eagle**, casquette vissée sur le front, dispose avec soin son matériel de percussion.

One, Two, Three. C'est parti pour une première et époustouflante mise en bouche, clarinette, contrebasse et percussions, virtuose, enjouée et enrichie de toutes les influences brassées en ces terres d'émigration. Ça sent bon les Balkans, la cuisine épicée, le paprika. L'appel imperceptible de Jim qui lance Larry sur le pas de rythmes impairs, 13/8, 11/8, 9/8, 7/8. La couleur devient celle des ciels d'orient. 5/8, la clarinette bifurque plein sud, saveurs puissantes des terres africaines aux ocres sombres. L'osmose du groupe est parfaite. Un bloc compact, sans faille, aucune. Que le souffle imperceptible d'un appel d'air se lève et c'est tout la structure de la matière qui se déforme dans un mouvement souple et sans à-coups, à la façon du vol d'une nuée d'oiseaux. La dynamique est énorme, les tempos variés à l'infini des univers musicaux explorés. La sensualité des sons explose dans ce lieu improbable tout imprégné de la moiteur du soir. Un dernier triolet de clarinette, embouchure dressée vers le plafond, vous rappelle d'où Andy Statman puise son génie musical, là, dans le ventre presque animal de la ville monde.

Quand après une bonne heure de ce long et intense préambule, Andy Statman prend sa mandoline pour une valse dans le plus pur style Monroe, on sait que les bases de l'édifice sont profondément enracinées. L'Amérique est une terre de brassage où la musique puise sa matière aux textures infinies. Le lard salé n'est jamais très loin de l'ananas et du piment. La bière fraîche comme commun dénominateur. Le trémolo d'Andy, très doux, très subtile s'efface pour laisser le champ au jeu de la contrebasse, en équilibre sur les notes. Chet Baker n'est pas loin, le timing est parfait. Les percussions accélèrent le rythme. Elles déplacent les temps forts, 3ème temps, 5ème, puis 7ème, sur le 9ème pourquoi pas, pour un tour du monde en 80 temps et retour. Dernier sanglot long, forcément sublime. Les chœurs sont chavirés. La promenade est intense. Le vin tiède, sorti des manches du rabbin cacochyme, circule dans des gobelets en carton. L'heure est à l'extase langoureuse. Pas pour longtemps. Traditionnel irlandais à fond les ballons, compteur bloqué. Ecllosion en vol de centaines de nuances de bleues. Le train est lancé, les bielles parfaitement huilées. Les tempos sont stratosphériques mais avec calme et petits regards complices, les mécanos tracent la route au gré des rails qu'ils assemblent à mesure que la machine avance ! Chaque note est parfaitement détachée, la plectre semble rebondir sur les cordes. Instants rares offerts avec grâce et totale simplicité par Andy Statman et ses complices. Et le sentiment justement d'avoir été, un moment, un des complices de cette soirée mémorable. A mille lieux des poncifs que l'on croyait attendre de la musique Bluegrass. Sans pour autant qu'elle soit reniée ou méprisée par ce virtuose hors pair. La marque des grands Maîtres et des Monstres sacrés. Une leçon, par la musique, de curiosité et de tolérance.

M

FLATBUSH WALTZ



Difficile de parler d'Andy Statman sans évoquer un de ses morceaux les plus célèbres. La mélodie de cette valse mélancolique semble simple. De cette simplicité elle tire son caractère universelle. Elle est cependant très difficile à jouer et à bien accompagner. Rien d'autre à dire. Aucune fioriture à rajouter. A écouter sans modération dans la version du maître de 1980.

